

Olu Dara ou la modernité nostalgique

André Goulet

Volume 40, numéro 4 (238), août 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1998). Olu Dara ou la modernité nostalgique. *Liberté*, 40(4), 128–131.

Zigzag blues

ANDRÉ GOULET

OLU DARA OU LA MODERNITÉ NOSTALGIQUE

Au beau milieu d'un bois, un casque d'écoute sur les oreilles, des piles de rechange plein les poches, je me laisse prendre par la musique sobre, inventive, bouleversante et joyeusement déboutonnée du premier album d'Olu Dara: *In The World: From Natchez To New York*. Une musique née de la terre (Je sais, je sais: Dara habite New York. Mais après?), verte de sève, tubéreuse aussi, et on la voit qui défait son fabuleux chignon avec la grâce et la lenteur et l'impudeur des jeunes fougères, en même temps qu'elle soutire à la terre, comme le fait son cousin l'ail des bois, sa forte haleine printanière. Je suis heureux, rempli d'un bonheur qui, pour une rare fois, s'explique: le feu danse dans la truie au rythme où bat la queue de Belle, il n'y a aucune chaise qui soit confortable, l'air est bon et ma femme, tout près de moi, dessine le jeune feuillage qui s'agite tout autour du chalet qu'un bon ami, joyeux luron et poète redoutable, a daigné nous prêter pendant son séjour en Europe. Il est comme ça, mon pote. Le cœur sur la main et la main tendue vers autrui. D'ailleurs, sur son crâne on ne compte plus que trois maigres cheveux. Les autres, la légende veut qu'il les ait tous donnés, un à un, au fil des ans. Toujours est-il que la nuit dernière, je suis sorti pisser contre un de ses arbres. Ç'aurait pu être banal; ce fut au contraire grandiose.

Ils étaient trois, quatre tout au plus. Les entendre, c'était les voir: petites boules musculaires au cou tendu dans l'axe de la lune, dialoguant avec la pâle lumière. Chaque coyote y allait d'une voix qu'il modulait à sa guise, selon une mélodie toute personnelle. Le mélange de ces chants singuliers donnait une harmonie sauvage, déchirante. «Dara, Dara, Dara», murmurai-je contre l'écorce d'un chêne tout en expulsant les dernières gouttes de ma miction. J'avais compris.

La première modernité, me dis-je alors, ne peut être qu'obligée, en ce sens qu'elle consiste d'abord à s'ouvrir ou à céder à la force d'un courant nouveau, aux vertus réelles ou supposées du progrès. On délaisse les bœufs pour le tracteur, la campagne pour la ville, l'artisanat pour l'industrie, la servitude pour l'autonomie salariale, la guitare acoustique pour la guitare électrique, le figuratif pour l'abstraction, le sort commun pour la gloire individuelle, l'orchestre pour le juke-box (ou le disque, ou la radio), *parce que* cela performe mieux, plaît davantage, coûte moins cher, rapporte gros, nécessite moins d'efforts, correspond au goût du jour, élève la dignité... bref, une voie s'ouvre à nous que nous décidons de suivre pour ce qu'elle promet ou parce que nous n'avons plus la force de résister à la poussée du courant...

La postmodernité, ou modernité douloureuse, profonde, nostalgique, demande au contraire que nous rebroussions chemin, que nous quittions le confort pour revisiter, voire défier les coyotes sur leur propre terrain, malgré nos habits et habitudes de pissous technocrates. L'aventure n'est plus tant devant que derrière nous. Aussi, pour mériter son titre, l'artiste postmoderne (du moins tel que je le conçois) se doit-il, outre de renouer avec une certaine tradition, de revenir plus loin en arrière que ne le permet la simple connaissance historique et ainsi, ultimement, rejoindre une forme de tribalisme intuitif. *Dès que je joue*, confie Olu Dara au Jazz Magazine,

je quitte New York et je retourne sur le Mississippi (Avril 1998, p. 23). Épopée qu'il accomplit les yeux fermés, dans un recueillement proche de la prière, une sorte d'avancée qui consiste avant tout à vaincre sa peur, qui n'est qu'une forme déguisée de la censure. Toute la musique de Dara, les pièces joyeuses y comprises, vibre sous cette espèce de tressaillement intérieur d'un homme que sa propre aventure dépasse. Prêtez l'oreille au son frêle et délicat du cornet; à l'insistance grave, sourde et tribale des percussions; aux douces inflexions de la voix sage et vibrante de Dara, à mi-chemin entre celles, parmi les plus belles, de John Lee Hooker et de Muddy Waters; à la guitare aux cordes lâches, aux lamentations poignantes, aux notes parcimonieuses et aux accords savamment discordants; enfin, et surtout, entendez ces drôles de chœurs, ces voix qui se mélangent moins qu'elles ne se relayent, qui s'harmonisent moins qu'elles ne s'entrechoquent, usant de registres divers, parfois forcés, et dont l'ensemble dessine de façon fort juste les vastes étendues où règne un esprit de bande, les mondes vierges et inquiétants que sillonnent des coyotes malveillants. C'est sauvage, mais sereinement: sans folles dépenses, sans excès. De sorte que je me laisse transporter (téléporter?) sans offrir la moindre résistance.

Me voici, tremblant, nez à nez, si je puis dire, avec une sale bande de coyotes qui, de toute évidence, veulent ma perte. Armé de mes attributs de parfait citadin, autant dire sans arme, la seule solution sensée consisterait à prendre mes jambes à mon cou et à fuir. Je ne fais rien. La furie tranquille, la force assurée qui se dégage de la meute me fascine au plus haut point. Les bêtes s'avancent vers moi, d'un pas dangereusement suave, et je suis presque tenté de sourire. Je connais leur redoutable puissance, leurs mâchoires de fer, mais ça ne m'est d'aucun secours. Mon sort, néfaste, se précise au fur et à mesure que leur cercle se referme sur moi, au fur et à

mesure que leurs silhouettes grandissent, s'enflent dans la nuit, mais le spectacle est si rare, leur art si perfectionné, la scène à ce point magique, que mes défenses s'en trouvent anéanties. L'instant est ultime et c'est tout entier que je m'y abandonne. La mort n'est plus très loin, que je me répète, mais qu'importe! Mourir n'est pas le malheur; ni survivre, le plus grand bonheur. Ce qui compte avant tout, c'est la musique.



Olu Dara, encre de Pascale-Antoine Hamet, 1998